1 Le niveau monte

CHRISTIAN BAUDELOT & ROGER ESTABLET

Editions du Seuil 1989

Alain Léger

Analyse critique de l'ouvrage de C. Baudelot et R. Establet,
parue dans *L'Année sociologique*, nº 42, 1992, pp. 456-459.

2

C. Baudelot, R. Establet, *Durkheim et le suicide*, Paris, PUF, novembre 1984, collection “ Philosophies ”, 128 pages, 25 francs.

LE SUICIDE DE DURKHEIM : MODE D'EMPLOI

Alain Léger

Note de lecture sur l'ouvrage de C. Baudelot et R. Establet, "*Durkheim et le suicide*"
(PUF, 1984), parue dans *Société française*, nº 14, janvier-mars 1985

Le niveau monte

CHRISTIAN BAUDELOT & ROGER ESTABLET
Editions du Seuil 1989

Alain Léger

Analyse critique de l'ouvrage de C. Baudelot et R. Establet,

parue dans *L'Année sociologique*, n° 42, 1992, pp. 456-459.

Le niveau-qui-baisse, « cette vieille idée de vieux », fait partie du paysage idéologique de l'école depuis près de deux cents ans, remarquent BAUDELOT et ESTABLET. Et ils se proposent de réfuter cette thèse en montrant que le niveau monte, mais pas pour tous les élèves et à travers des écarts de performances qui s'accroissent.

L'ouvrage débute avec un florilège de citations échelonnées de 1820 à nos jours émanant de responsables du système éducatif et déplorant l'ignorance toujours croissante des candidats au baccalauréat ou des étudiants. Aussi les auteurs s'étonnent-ils de la contradiction apparente opposant cette litanie, qui devrait d'ailleurs « *s'autodétruire par le simple fait de se répéter au fil des ans* » et les progrès spectaculaires des connaissances scientifiques et techniques pendant la même période. Si cet « *acharnement contre la jeunesse* » peut ainsi perdurer c'est parce que la notion de niveau n'est jamais définie avec précision, et qu'on ne dispose pas d'étalon permettant de mesurer et d'enregistrer les performances réelles des élèves (et des non scolarisés) d'autrefois. En bonne règle, les auteurs proposent leur définition du niveau moyen comme étant la somme des performances scolaires divisée par le nombre d'individus d'une génération de

référence. Encore remarquent-ils fort justement que la moyenne ne suffit pas, mais qu'il faut pouvoir mesurer aussi la dispersion de ces performances.

Or, pour mettre en œuvre une telle perspective, les difficultés sont nombreuses. A commencer par le paradoxe de l'évolution auquel se heurte toute comparaison historique menée sur une longue période : tout change avec le temps, y compris les critères de comparaison. Et, à la limite, pour qu'une comparaison soit possible, il faudrait que la société n'ait pas changé, donc qu'il n'y ait rien à comparer. Faut-il donc, purement et simplement, renvoyer la question posée à son statut pré-scientifique et rejeter la notion de « niveau » comme prénotion purement idéologique, impropre à la mesure et dépourvue de toute dimension historique ?

Les auteurs pensent que, malgré leurs imperfections, certains indicateurs indirects peuvent être trouvés, et qu'en les multipliant on pourra parvenir à une démonstration suffisamment étayée, à condition qu'ils varient tous dans le même sens. Mobilisant d'abord les économistes à l'appui de leur thèse, ils constatent en premier lieu, statistiques à l'appui, que la durée moyenne des scolarités a plus que doublé dans les 80 dernières années. Ou encore que la proportion des hommes et des femmes quittant l'école sans aucun diplôme a décru régulièrement depuis un siècle. Mais ces évolutions bien connues peuvent cependant être interprétées en terme « d'inflation des diplômes » : certes, il y a plus de diplômés qu'autrefois, mais si la valeur du diplôme avait baissé, on ne pourrait pas en conclure automatiquement à une élévation du « niveau ». Or, l'on peut constater également une forte corrélation entre le PNB et la proportion des étudiants dans chaque pays, soit en comparant différents pays la même année, soit en comparant un même pays à trois dates différentes. Et, selon de nombreux économistes, la liaison causale rendant compte de cette corrélation ne fonctionne pas à sens unique : ce n'est pas seulement parce qu'ils sont riches que certains pays ont plus d'étudiants,

mais bien aussi parce qu'ils ont une force de travail plus qualifiée qu'ils sont plus riches. Ce n'est donc pas l'inflation des diplômes qui peut expliquer les gains de productivité constatés : si l'on choisit comme mesure l'aune des économistes, il y a donc bien élévation du niveau mesurable en termes de rendement social des qualifications.

Certes, on pourra objecter qu'une telle mesure est grossière. Les auteurs le reconnaissent mais rétorquent aussitôt que la prétendue finesse des notations et évaluations scolaires a été amplement démentie par l'ensemble des travaux docimologiques, dont ils rappellent, au passage, quelques exemples. On peut trouver insuffisant l'argument, car on ne voit pas pourquoi les biais reconnus d'un indicateur serviraient de justification aux insuffisances d'un autre. Plus fondamentalement encore, disons que nous n'avons pas été convaincu par le principe même d'un recours aux constats des économistes. Il nous semble qu'au fond la démonstration reprend les certitudes de la statistique officielle, y compris dans ce qu'il faut bien appeler son ethnocentrisme sans complexes et son sentiment naïf de la suprématie universelle des dominants : nous sommes les plus intelligents parce que nous sommes les plus forts économiquement et militairement. Or s'il est bien évident que notre civilisation occidentale est actuellement dominante sur ces deux plans, il n'est pas évident qu'elle le sera toujours, ni que cette suprématie, contrairement aux justifications avancées par toutes les formes de colonisation, soit liée à une supériorité de niveau intellectuel, politique, moral ou culturel.

La deuxième série de démonstrations s'appuie sur les résultats obtenus par deux générations d'appelés du contingent (1967 et 1982) à des tests de « niveau général » élaborés par les services psychométriques de l'armée et qui sont appliqués systématiquement lors des « trois jours ». Le constat d'une élévation de ce niveau général est très clair : pour une note médiane de 10 en 1967, le même

test fait apparaître quinze ans après une médiane se situant à 13,5. Cependant cette hausse moyenne importante recouvre des disparités non négligeables selon trois niveaux de diplôme :

— pour les sans diplôme dont les performances se sont légèrement améliorées ou les titulaires du certificat d'études chez qui elles ont franchement baissé, leur contribution à la hausse du niveau tient essentiellement à la diminution du poids de ces catégories ;

— pour l'ensemble CAP, BEP, BEPC, les résultats perdent en homogénéité ; globalement, on peut constater à la fois une forte croissance des effectifs et une baisse sensible des performances ;

— enfin, pour ceux qui ont au moins le niveau du baccalauréat, les performances se sont maintenues, mais la croissance numérique de cette catégorie explique l'essentiel de l'amélioration moyenne constatée.

En d'autres termes, l'amélioration d'ensemble est liée à un accroissement du nombre des bacheliers, mais elle s'accompagne d'une dispersion plus grande des résultats et donc d'inégalités qui ont augmenté entre le « *peloton de tête* », numériquement plus étoffé, et le « *peloton central qui s'essouffle et s'étire* ». Si on le mesure à l'aune des psychotechniciens de l'armée, le niveau a donc globalement augmenté malgré des disparités accrues.

Certes, il est possible d'objecter que le niveau mesuré par l'armée n'est pas le même que celui visé par l'école. Même si les corrélations statistiques entre ces tests et les résultats scolaires sont significatives, on pourrait néanmoins douter de ce type de démonstration indirecte, surtout lorsque l'on s'aperçoit, en lisant la page 75, que l'armée a supprimé en 1979 un test de mathématiques « *parce que trop étroitement corrélé au niveau scolaire* ». Or la notion de niveau est une

création de l'idéologie méritocratique scolaire, tout comme celles d'échec et de réussite, et ne prend donc sens qu'à travers l'institution scolaire et ses propres critères de sélection. Cependant, on admettra que cette seconde démonstration, bien que restant indirecte, est néanmoins plus proche de l'univers de référence du niveau scolaire que celle portant sur le PNB, et qu'elle est donc plus convaincante. On retiendra également que l'augmentation d'un niveau moyen peut recouvrir des inégalités accrues.

Ce phénomène se voit confirmé par des études sur les pratiques culturelles des Français qui permettent de noter une augmentation globale des pratiques légitimes (musée, lecture) en même temps que le maintien de la forte relation entre ces pratiques et le niveau de « capital culturel » détenu. C'est donc l'augmentation des sorties de diplômés qui engendre cet accroissement de la consommation culturelle. Mais l'écart s'est accru entre ce qui reste cependant une petite minorité et la grande masse des autres Français.

L'optimisme béat auquel nous invitaient le titre et le début de l'ouvrage, demande donc à être sérieusement tempéré. Les données présentées et analysées ensuite ne permettent en aucune façon d'entonner un hymne à la démocratisation, qui surprendrait d'ailleurs chez les auteurs de la célèbre théorie des « deux réseaux de scolarisation », et qui de surcroît serait démenti par l'ensemble des données empiriques accumulées par la recherche. Mais il serait également faux de conclure même à un simple progrès, sans doute lent, mais linéaire et irréversible : en d'autres termes, on ne peut pas retourner en son contraire la thèse, combattue par l'ouvrage, d'une décadence constante et séculaire. Elle est certes fausse, mais la thèse progressiste opposée le serait tout autant. En témoigne notamment le constat d'une baisse récente et importante du niveau succédant à une longue période de hausse aux Etats-Unis.

En réalité, la fin du livre vient heureusement démentir, et, en tous cas, sensiblement nuancer l'optimisme du titre et des quatre premiers chapitres. En montrant de façon convaincante que la notion de niveau est un « *organisateur social* » dont les fonctions sont à la fois de tracer un modèle de société, de définir une élite dirigeante, et d'exclure le plus grand nombre, Baudelot et Establet nous semblent beaucoup mieux parvenir à détruire de façon décapante et salutaire la pseudo-mesure du niveau, qu'à la fonder scientifiquement.

Alain Léger

LE SUICIDE DE DURKHEIM : MODE D'EMPLOI

Alain Léger

Note de lecture sur l'ouvrage de C. Baudelot et R. Establet, "*Durkheim et le suicide*" (PUF, 1984), parue dans *Société française*, nº 14, janvier-mars 1985

C. Baudelot, R. Establet, *Durkheim et le suicide,* Paris, PUF, novembre 1984, collection “ Philosophies ”, 128 pages, 25 francs.

Voilà un livre passionnant et accessible qui devrait constituer une révélation pour un public non familiarisé avec Durkheim ni même avec la sociologie, tout en présentant un grand intérêt pour les spécialistes. C'est que l'ouvrage remplit au moins trois fonctions: documenter sur ce phénomène fascinant qu'est le suicide dans la France d'aujourd'hui et son évolution sur plus d'un siècle, restituer l'apport essentiel de Durkheim en localisant les limites de ses analyses, et enfin, au-delà de l'objet (suicide) et de l'auteur (Durkheim), donner au lecteur les outils critiques et méthodologiques pour s'approprier les concepts et les statistiques produits par la sociologie.

De nos jours, comme au XIXe siècle, le suicide augmente régulièrement avec l'âge et reste un comportement social essentiellement masculin. Par contre, diverses variations sont analysées par l'ouvrage : évolutions régionales, rapport entre augmentation du taux de suicide et crises économiques (par exemple, augmentation pour toutes les classes d'âge depuis 1978, s'amorçant dès 1973 pour les moins de 55 ans et dès 1965 pour les plus jeunes), relation entre catégorie socio-professionnelle et taux de suicide (au XXe siècle le suicide épargne les catégories sociales les plus aisées - professions libérales et cadres supérieurs - et touche surtout les couches rurales - agriculteurs, salariés agricoles - les plus démunies). Mais la liaison relevée par Durkheim entre suicide et intégration familiale demeure fondamentale (le suicide est moins fort chez les personnes mariées) et a pu même être démontrée quasi-expérimentalement. Ainsi, le suicide masculin décroît régulièrement dans la semaine lorsque l'on va du point culminant (le lundi) au point le plus bas (le dimanche). Il en va de même pour les femmes, à une exception près : le mercredi, qui présente un faible taux

comparable à ceux du week-end. Hypothèse : le rôle de la charge des enfants. Vérification : avant 1972 le jeudi était le jour de congé des enfants et occupait alors la place actuelle du mercredi dans l'éventail des taux de suicide féminin. CQFD.

A travers cette série de corrélations dont nous n'avons donné ici que quelques exemples, l'ouvrage permet alors de retrouver un Durkheim dépoussiéré et rénové, c'est-à-dire vivant. Baudelot et Establet procèdent à une assimilation critique extrêmement féconde de sa théorie et de sa méthode, en éliminant tout ce qui constitue la “métasociologie” durkheimienne et notamment sa vision d'une société capitaliste exempte de toute contradiction interne Or une telle vision non seulement entrave la portée de ses analyses mais en outre ne résiste pas à l'épreuve des faits qu'il a lui-même construits. J'ai pour ma part la faiblesse de penser qu'en ce domaine seuls des auteurs marxistes pouvaient dégager aussi nettement le véritable noyau dur, le noyau rationnel de l'oeuvre de Durkheim. Et force est de constater qu'au bout d'un siècle ce noyau résiste, ce qui est extrêmement vivifiant en une période où l'irrationalisme refleurit d'abondance.

Enfin, et ce n'est sans doute pas le moindre des mérites d'un si bref ouvrage, ce livre constitue une initiation concrète à la manipulation et à la compréhension des statistiques sociologiques. Sous une forme très pédagogique, incluant des exercices suivis de leur corrigé, demandant parfois au lecteur de se munir d'une calculette, les auteurs aident constamment ce dernier à surmonter le barrage des chiffres et des tableaux (qui sont généralement sautés à la lecture ou reçus passivement). Nous sommes ainsi incités très efficacement à nous approprier activement les statistiques, c'est-à-dire à les confronter, les recalculer, les soumettre à une critique interne et externe. Ecrit dans un style limpide, ce livre est réellement utile. Il donne envie de lire, ou de relire, Durkheim.

Alain Léger